

de la province, et Mme Chapleau ; l'hon. M. Marchand, premier ministre de la province, et une foule de notabilités de la ville ayant à leur tête Son Honneur le Maire de Montréal. La garde Salaberry formait le piquet d'honneur de service dans la nef centrale de Notre-Dame.

Lundi, l'animation était grande ; les trains du matin avaient amené les campagnes à la ville et, sur tout le parcours de la manifestation, les trottoirs, les voitures, les balcons, les terrasses, tout était couvert de monde.

Les différents chars allégoriques, mais surtout les chars mus par l'électricité, étaient admirables, les costumes bien observés. On en pourra juger par les dessins que nous en publions.

Parmi les chars, celui de l'Union Typographique se faisait remarquer, d'autant plus que les typographes imprimaient et distribuaient dans la foule une improvisation d'un de nos collaborateurs. On nous permettra de la reproduire :

Honneur, salut et gloire, Auguste Souveraine !
Les peuples en délire exaltent ta bonté :
Et devant l'Éternel, en nuage a monté
L'encens offert ce jour pour ton bonheur, ô Reine !

Ta gloire fut redite à tous et dans tout lieu :
La presse, qui défait et refait les royaumes,
A porté ton amour du palais jusqu'aux chaumes :
La presse qui meurtrit, pour Toi sait prier Dieu !

J'entends, de tous les points, comme une grande houle
S'élançant jusqu'à Toi ; mais parmi ces clameurs,
Je saisis votre voix, à vous, les Imprimeurs
Car vous êtes la Force, et conduisez la foule !

FIRMIN PICARD.

La pluie dérangea quelque peu la fête, mais la manifestation suivit tout le parcours tracé d'avance, soulevant l'enthousiasme général.

Les sociétés anglaises, écossaises et irlandaises avaient une large place remplie avec honneur.

Les Canadiens-français avaient bien organisé cette démonstration, dont toute la gloire leur revient de plein droit.

Mardi soir, à neuf heures, commença un spectacle inoubliable.

La montagne s'embrasa. Dans le feuillage sombre aux échancrures fantastiques, des lueurs de sang fouillaient la masse confuse, envoyant d'immenses rayonnements à travers une fumée blanche très épaisse, lueurs et fumée paraissant un cratère vomissant des torrents de lave.

Des fusées zébraient la nue, crépitant dans les hauteurs et laissant tomber, comme par un vaste arrosoir, des boules de feu de toutes couleurs.

Les feux de Bengale succédaient aux détonations des pièces d'artifice, et, chaque fois, sur un point différent, paraissaient menacer toute la montagne d'une absolue conflagration.

De jolis ballons s'élançèrent de la montagne, emportant des globes de lumières changeantes s'éteignant graduellement, une seule restant sous le ballon que le vent emportait, bientôt, vers le nord-est, où ils se perdaient dans le bleu foncé de l'atmosphère.

Une immense gerbe, comme un jet d'eau dont l'eau se fût trouvé changée en feu, illumina la montagne et la ville entière de toutes les nuances de l'arc-en-ciel ; un vrai torrent—mais que c'était ravissant !

Quelques instants après, un colossal monogramme *V R* apparaissait en avant de la montagne, à une grande hauteur, éclairant toute la ville de sa lumière blanche.

L'illumination de la ville avait commencé avec le feu d'artifice.

L'état de l'atmosphère durant la journée de lundi, 21 juin, n'a pas permis à nos artistes, MM. Laprés et Lavergne, si avantageusement connus, de prendre toutes les vues qu'ils se proposaient de nous donner.

Nous reproduisons, pour les décorations, (nos lecteurs qui ne l'ont pas vue pourront se faire une idée de l'illumination générale), la banque de Montréal ; la statue de la reine au square Victoria ; une vue de la rue Saint-Jacques de l'est à l'ouest ; les locaux du *Star* ; les bâtiments dits *Imperial Building*.

Les fêtes du jubilé de S.M. la reine Victoria Ière,

impératrice des Indes, étaient terminées, favorisées en général par un temps splendide.

Qu'elle sache que ses Canadiens-français l'aiment et la vénèrent à l'égal de ses sujets anglais ! Elle fut toujours bonne à tous. Elle sut protéger les droits des faibles dans ses colonies : si parfois, des époques comme 1837 furent nécessaires, cela ne dépendit point d'Elle, mais de ceux qui abusaient de son autorité pour opprimer les minorités.

Les Canadiens-français peuvent verser leur sang pour leur Reine : mais ils savent le faire aussi pour leurs droits et leur Foi, ils l'ont montré à Rome de 1868 à 1870.

Vive la Reine !

Rodolphe le Fort

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 11 juin 1897.

Il y a quelques jours, j'assistais, un peu par hasard, au couronnement de la rosière de Nanterre.

Et j'ai profité de cet heureux hasard pour voir une fête bien simple—de la simplicité non sans charme de l'autrefois—mais contenant une admirable leçon de morale.

Tous les ans—et cela depuis des siècles—on couronne à Nanterre une jeune fille—la rosière—qui de l'aveu de tous est digne, par sa conduite morale comme par son travail ardu et méritoire, d'un hommage public.

Ce jour-là, toute vêtue de blanc, couverte de fleurs d'oranger, elle va, au bras de M. le maire, en procession dans les rues de Nanterre, suivie des conseillers, des personnages de cette ville au nombre desquels brillent les braves pompiers avec les deux bedeaux de l'église fermant la marche.

J'oubliais les demoiselles d'honneur, heureuses, elles aussi, de se promener en robes neuves et très gracieuses, si moins graves que la rosière.

Peut-être, en observant bien ces demoiselles, voit-on, dans leurs regards un tout petit peu d'envie—le contraire serait-il possible ?—mais cela se manifeste si peu que c'est la joie et le rire franc et sincère qui dominant en cette fête où les parents de la rosière sont cependant remplis d'une heureuse émotion.

Après la cérémonie à l'église, où le vieux curé parle avec des mots qui vont au cœur, on se rend à la mairie.

Et c'est là qu'elle recevra mille francs—don de la municipalité.

Le maire de cette année devait être un socialiste ; son discours contenait une remarquable quantité de "citoyens."

Pourtant, il était bien soigné le discours de monsieur le Maire ! Écrit d'avance—comme tout discours convenable et dont il faut peser chaque mot, c'est avec une grande dignité qu'il est venu le lire devant Tout-Nanterre. Et ce n'est pas de sa faute si l'écharpe tricolore gênait les mouvements de son entraînant élocution, dans une salle étouffante de chaleur.

Tout compte fait, il reste, néanmoins, de cette fête, une belle leçon profitable pour les pauvres jeunes filles de l'endroit qui travaillent avec ardeur et qui se gardent avec d'autant plus de soin qu'elles aspirent toutes à être rosières.

Pourquoi ne couronnerait-on pas des rosières au Canada ?

La fête ne serait pas moins charmante que celle de Nanterre, et ce serait mettre une annuelle joie dans des campagnes où elle est souvent rare.

* *

Dimanche dernier, c'était la fête des fleurs au Bois de Boulogne.

Des voitures passaient pleines de fleurs, toutes garnies, et avec dedans de si belles femmes que nous

regardions [éblouis] leur beauté dans [le] parfum [des] roses arrivant jusqu'à nous.

Les chevaux couverts de fleurs, les voitures, les roues mêmes disparaissant sous les fleurs, couraient comme en un rêve, vers le Bois de Boulogne.

De la Concorde à l'Etoile et de l'Etoile au Bois, c'était une splendide procession d'orchidées, de pivoines, de marguerites, de bluets, de muguet, de roses et de gerbes parfumées passant avec de radieuses beautés qui, avec des sourires, jetaient des fleurs prises sur les énormes et magnifiques bouquets destinés à être jetés avec grâce aux promeneurs parcourant les allées du Bois enchanteur et enchanté.

Que de mots charmants elles disaient ces fleurs lancées par de petites mains gantées, et combien d'ordinaire, elles jettent d'illusions en tombant sur des têtes rêvant l'impossible chimère !

La fête des fleurs, à Paris, est une fête de charité dont les bénéfices font la joie de ceux qui ne connaissent point le plaisir de jeter des roses à la foule, en se promenant dans une riche victoria conduite par de superbes valets.

La fête des fleurs est presque celle des reines de l'allée des Acacias qui, ce jour là, émergent triomphantes du milieu des cargaisons adorantes, encadrant leurs radieuses toilettes estivales.

A la brise qui passait dans les grandes allées du Bois, et au gai soleil de juin, hirondelles et fleurs disaient leur chanson de bonheur.

Et, demain, quelques pétales de roses encore fixés aux arbres, par un vent de hasard, resteront les souvenirs de la Fête des Fleurs.

* *

Le gai et radieux soleil éclaire splendidement les débuts de l'été.

C'est demain la journée des courses pour le Grand Prix de Paris, auquel assisteront tout l'armorial et toute la haute bourgeoisie, les étoiles des théâtres, ceux et celles qui font ou suivent la mode, le Tout-Paris des Champs-Élysées, du faubourg Saint-Germain et des boulevards.

Les paris sont énormes pour ces courses suivies avec un intérêt très grand, en aucun temps dépassées ; et, au pesage, nous verrons briller les plus luxueuses toilettes ; puis, chacun partira pour la campagne, les bords de mer, les villas enfouies sous la verdure et les fleurs.

Le Bois de Boulogne sera déserté, et la Parisienne dira sa joie et montrera son luxe sur toutes les côtes où la mer vient soupirer et chanter son éternelle poésie.

Rodolphe Brunet

KHIRMA LA TURQUE

A Jos. Melançon.

*Des étranges parfums nagent en pleins vergers,
Autour des bosquets fleuris des promenades
Où le kokila dit ses folles sérénades
Au dahlia qui croît entre les orangers.*

*Et sur les gazons doux comme des satinades,
Ceinte d'un voile pourpre aux plis fins et légers,
Khirma s'endort au sein des rêves mensongers,
Pris du yali désert flanqué de colonnades. (*)*

*Sa lourde tresse blonde ondule sur le sol
A la vague d'azur en sa source pareille,
Mais la fière indolente au vent du soir sommeille*

*Sous le palétuvier qui s'ouvre en parasol,
Et la clarté qui fuit, éperdument vermeille,
Traîne des reflets d'or aux blancheurs de son col.*

ARTHUR DE BUSSIÈRES.

Montréal, juin 1897.

(*) Faisons remarquer que les mots arabes, comme *yali*, se prononcent comme s'il y avait *h* aspirée.